

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

Ce que la Chine nous apprend

Sur le langage, la société, l'existence

par

LÉON VANDERMEERSCH

nrf
Éditions Gallimard

*Bibliothèque
des sciences humaines*

LÉON VANDERMEERSCH

CE QUE
LA CHINE NOUS APPREND

SUR LE LANGAGE,
LA SOCIÉTÉ, L'EXISTENCE

nrf

GALLIMARD

Je dédie cet ouvrage à la mémoire

*du Pr Tang Yijie, grand témoin de vingt-cinq siècles
d'écrits confucianistes, qui m'honorait de son amitié,*

*et de Jean de Miribel, qui fut mon élève en chinois,
mais mon maître en générosité envers la Chine.*

Introduction

Il y a quelques années, la sinologie francophone a été agitée par une polémique qui tournait autour de l'application à la Chine du concept foucauldien d'hétérotopie. De bons esprits ont expliqué que l'idée d'une hétérotopie chinoise était mal venue, et que, pour comprendre la Chine, plutôt que de mettre en exergue les spécificités de sa culture, mieux valait découvrir leur enracinement dans le terreau d'humanité universelle partagé par toutes les cultures. Encore, me semble-t-il, faut-il alors ne pas perdre de vue que toute culture, si elle croît bien sûr sur ce terreau partagé, n'intéresse la connaissance que par l'originalité de son développement ; et prendre garde à ne pas relativiser cette originalité par rapport à de faux-semblants d'universel qui ne sont que du commun sans valeur, comme pour tous les hommes de marcher sur deux jambes.

Ce qui fait l'objet du présent ouvrage est précisément ce qui, dans l'originalité de la culture chinoise, rencontre un authentique universel, à trois niveaux :

Au niveau linguistique, où se forment les gènes de toutes les spécificités de chaque culture dans les particularités de chaque langue. Nous verrons qu'à travers la particularité la plus remarquable de la langue chinoise, son écriture idéographique, se profile en filigrane l'universalité de la dualité des fonctions de communication et de spéculation du langage, caractéristique des langues humaines, mais noyée par les écritures alphabétiques dans l'indistinction de l'écrit et de l'oral.

Au niveau de l'organisation de la société, nous verrons que la genèse et l'évolution des institutions chinoises sont fondées sur une conception des rapports de production propre à la Chine, qui y commande les modes de production plutôt qu'elle n'en découle. Ce qui rencontre l'universalité de la prédominance, dans toutes les cultures, de l'idéologie sur les facteurs matériels de la production, contrairement à la dogmatique du matérialisme historique. L'histoire chinoise atteste l'évidence que les hommes ne sont ni des abeilles ni des fourmis, et s'organisent socialement non par conditionnement matériel mais sur des idées, pour le meilleur et pour le pire.

Au niveau existentiel, nous verrons que la sub-

stitution, dans la réflexion première sur le sens des choses, d'une dimension manticologique spécifiquement chinoise à la dimension religieuse de cette réflexion dans les autres cultures marque bien mieux l'existence humaine de son sens universel de partie prenante de la nature. « L'homme ne fait qu'un avec le Ciel », selon la cosmologie divinatoire chinoise. Cependant, pour le confucianisme cette unité doit être consolidée par l'observance des rites, qui modèlent les conduites humaines sur le cours du *yin* et du *yang* et des *cinq éléments* (*wuxing*) ; tandis que le taoïsme s'efforce au contraire de dégager les conduites de tout mécanisme institutionnel pour les mettre directement en prise sur le cours naturel des choses. Zhuangzi, qui a remarquablement identifié dans le langage le système d'étayage des conduites sur l'idéologie, libère son propre discours de l'idéographie courante, trop imprégnée de confucianisme, en le *décalant* (*yuyan* 寓言) en une sorte de surréalisme allégorique. De ce langage du *Zhuangzi*, le bouddhisme *chan* (*zen* japonais), qui marie le *dhyâna* (la *méditation*) au taoïsme, a tiré la maïeutique des *gong'an*, *apories* énigmatiques propres à éveiller les consciences à l'*illumination* (au *samadhi*). Cette extrême singularité de la culture chinoise rejoint l'universel du langage mystique, exceptionnel dans toutes les cultures.

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE LA CHINE
NOUS APPREND
SUR LE LANGAGE

CHAPITRE I

Les deux fonctions du langage

Ce qui nous surprend le plus dans l'étrangeté de la Chine est sans aucun doute l'écriture, à nulle autre pareille. Sa particularité est que, bien que ressemblant beaucoup à l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte ancienne par le recours à la pictographie, elle n'est cependant pas, comme celle-ci, constituée de logogrammes, c'est-à-dire de signes graphiques représentant les mots de la langue parlée, mais, de façon beaucoup plus élaborée, d'idéogrammes, fabriqués par recréation graphique systématique de tous les mots de la langue naturelle. Ainsi, les graphies de l'écriture chinoise ne sont pas des signes composés seulement pour assurer de manière distinctive le renvoi aux mots formés phonétiquement, et par nécessité à travers ceux-ci aux significations dont ceux-là sont porteurs ; elles sont des signes eux-mêmes porteurs de significations ainsi que de prononciations, composés de façon très sophisti-

quée suivant « *six procédés d'écriture* » (*liushu*) par lesquels la construction du lexique graphique a été rationalisée. Ces graphies, les *caractères chinois* (parfois appelés synthétiquement *sino-grammes*), sont des *mots graphiques* outillant une véritable *langue graphique* spécifique, dite en chinois *wenyan*, dont la syntaxe, par contrecoup de cette rationalisation lexicale, est marquée d'une rigueur rationnelle qui l'éloigne elle aussi de la langue parlée sans pourtant s'en différencier structurellement. M'étant là-dessus longuement expliqué ailleurs¹, je n'y reviens pas. Mon propos est ici d'interroger cette culture insolite d'une langue graphique servant d'écriture sur ce qu'elle révèle de la nature du langage en général.

Rappelons-nous que l'écriture chinoise a été inventée, sous cette forme de langue graphique, au XIII^e siècle avant notre ère, sous le règne du vingt-deuxième roi de la dynastie des Shang, Wu Ding, nullement pour servir à la communication, mais pour enregistrer des opérations de divination. Les fonctionnaires spécialisés qui effectuaient ces opérations avaient en effet besoin d'en conserver la trace, non seulement pour en récapituler régulièrement les résultats, mais plus encore pour en nourrir une spécula-

1. Dans mon livre sur *Les deux raisons de la pensée chinoise*.

tion qui a conduit à une quasi-science divinatoire, connue dans la tradition chinoise comme *la science des mutations* (du *Yijing*) : *yixue* 易學, et ici dénommée *manticologie*.

Ce que cette histoire nous apprend, c'est qu'une pensée telle que celle qui a construit la manticologie, à savoir la pensée spéculative, non seulement a besoin de l'écriture pour se déployer — raison pour laquelle chez les peuples sans écriture la spéculation tourne en rond dans les mythes, sans sortir de la mythologie —, mais de plus remodèle le langage pour le rendre performant dans cette fonction tout autre que celle de la communication. Si ce remodelage se découvre dans le cas chinois bien mieux qu'ailleurs, c'est que dans la culture chinoise il a été poussé jusqu'à la fabrication d'une langue ad hoc, purement graphique et inutilisable pour parler, tandis que le parler chinois ne s'écrivait pas. Cette dichotomie du langage, entre langue parlée sans écriture et langue graphique ne se parlant pas, a duré jusqu'au Mouvement du 4 mai 1919, qui, dans l'élan d'une occidentalisation à tout rompre et sous l'influence des traducteurs japonais de la pensée occidentale, a complètement déclassifié la langue graphique en élargissant à l'expression de la pensée spéculative l'écriture en caractères chinois réduite à une logographie. Cette réduction avait été

instituée à l'époque Tang par les moines bouddhistes soucieux de populariser leurs prêches en les transcrivant directement dans leur forme parlée plutôt que de les traduire dans la langue graphique, accessible aux seuls lettrés. Ainsi était née une littérature de langue parlée, qui n'a pas tardé à se développer, mais en ne débordant des chantefables du bouddhisme populaire que dans les genres récréatifs du théâtre et du roman. À partir de 1919, l'écriture en langue parlée gagna rapidement la totalité des domaines de l'expression écrite, mais non sans garder l'écart qui, dans toutes les langues, bien que non marqué comme il l'était dans l'ancienne langue graphique chinoise, distancie la fonction spéculative de la fonction communicative du langage.

Pour comprendre cette différenciation de deux fonctions du langage humain, revenons à la genèse de celui-ci. C'est dans la fonction de communication qu'il prend forme, déjà dans le règne animal. La danse des abeilles, le chant des oiseaux, les cris modulés de certains primates relèvent de systèmes communicationnels rudimentaires, qui assurent entre congénères l'échange de messages importants pour l'espèce : messages sexuels, messages d'alarme, messages de découverte d'une ressource... Ce langage animal n'est qu'embryonnaire ; la communication n'y est pas portée par des *signes* construits

pour être chargés de significations, mais seulement par des *signaux* imposés par l'instinct, émis physiologiquement sous l'effet de stimulations physiques et réceptionnés de même physiologiquement, ce qui déclenche une réponse purement réactive. Le langage animal ne fonctionne qu'instinctivement, n'est que d'ordre organique.

Le langage humain fonctionne, lui, dans l'ordre de l'intelligence et relève de la pensée. Les signaux de l'instinct, activés physiologiquement, sont transformés en signes linguistiques, activés mentalement. La communication s'y exerce non plus par réflexes branchés directement sur le réel même, mais par la compréhension de symboles représentant celui-ci. Ces symboles sont formés de signes homologues des signaux du langage animal, mais infiniment plus sophistiqués. Leur substrat sensible a fait l'objet, dans le cerveau humain, d'un modelage systématique qui les a transformés en signifiants sémantiques branchés sur la pensée intelligente. Pour opérer cette transformation, la nature humaine a dû partir du langage des animaux les plus évolués, celui des primates. Comment les signaux de ce langage, qui chez les premiers hominidés devaient être très proches de ceux que les primatologues observent chez certaines espèces de singes, ont-ils été modelés linguistiquement ? Par un processus que fait entrevoir sa reprise,

LÉON VANDERMEERSCH

Ce que la Chine nous apprend

Sur le langage, la société, l'existence

Ce court texte condense une vie de recherches du grand sinologue français. Il répond à l'éternelle question de savoir si la Chine représente un « ailleurs » inaccessible à notre compréhension d'Occidentaux (c'est ce que Foucault appelait une « hétéro-topie ») ou s'il y a une manière de la comprendre qui la ramène à notre humanité commune.

Vandermeersch attaque le problème de trois côtés : d'abord par ses théories sur le langage, qui, en Chine, dériverait des pratiques divinatoires, entraînant une séparation complète entre le langage écrit et le langage parlé, à la différence du langage occidental, indo-européen, qui fonde la logique aristotélicienne. C'est ce que l'auteur a développé dans *Les deux raisons de la pensée chinoise* en 2013 (« Bibliothèque des sciences humaines »).

L'auteur passe ensuite à l'organisation sociale, son apport le plus personnel, fondée sur un ritualisme qui a été renversé par des formes chinoises de modes de production très différentes de celles qu'a connues l'Occident.

Il complète son approche par l'analyse de ce qui, en Chine, s'est substitué à la religion, l'absence d'une coupure entre le monde humain et la transcendance divine. Au contraire, la Chine a trouvé un accord complémentaire avec le cosmos, que le confucianisme a théorisé et confirmé.

Léon Vandermeersch, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, est spécialiste du confucianisme. Il est en particulier l'auteur du Nouveau monde sinisé (PUF, 1986) et des Études sinologiques (PUF, 1994).



**Ce que la Chine
nous apprend**
Léon Vandermeersch

Cette édition électronique du livre
Ce que la Chine nous apprend de Léon Vandermeersch
a été réalisée le 26 février 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072828423 - Numéro d'édition : 343929).
Code Sodis : U22151 - ISBN : 9782072828454.
Numéro d'édition : 343932.